

# Elle n'est plus morte

Alice

[www.alicem.net](http://www.alicem.net)

Été et automne 2017

*Depuis que j'ai commencé à écrire de manière relativement sérieuse, je m'égaré souvent dans deux types de textes : ceux qui sont trop personnels, et ceux qui virent au farfelu à partir d'éléments simples et idiots. Cette histoire appartient plutôt à cette seconde catégorie.*

*Je ne sais pas trop d'où est sorti ce texte. Il doit vraisemblablement quelque chose au fait que j'ai fini NieR: Automata et lu la version light novel de Kizumonogatari, mais à part ça... Enfin bon, ce mystère présente au moins l'avantage de me permettre d'entretenir l'illusion que j'ai des idées venant de moi seul.*

*Certains passages (je n'ose même pas dire « idées ») pourront sembler prétentieux. Notez cependant que je n'ai nulle ambition de présenter des concepts philosophiques, ni même, je crois, de pousser à une réflexion quelconque. À vrai dire, comme souvent, je ne sais pas trop ce que je cherche à susciter ; je m'amuse, c'est tout. Peut-être qu'un jour, avec l'expérience amassée petit à petit, je rédigerai un texte qui changera votre vie, mais il est un peu dangereux de griller des étapes sur le plan intellectuel, donc pour le moment il faudra vous contenter de ceci. Si j'arrive ne serait-ce qu'à faire vaguement sourire une*

*personne ou deux avant que le dernier mot ne soit consommé, ça sera déjà pas mal.*

*J'ai essayé de conserver une certaine cohérence interne malgré les aspects saugrenus et improbables, mais la difficulté de cette tâche n'a fait que grandir avec chaque mot ajouté au texte. Je suppose que l'enrichissement personnel qui a découlé de l'écriture de cette histoire n'en a été que plus grand...*

\*  
\* \*

PLUS LA CAUSE d'un accident est petite, et plus le sentiment d'injustice est grand. Et quand l'injustice nous frappe, il peut se passer à peu près n'importe quoi dans notre tête. Si un missile nord-coréen avait rasé ma maison en ne laissant derrière lui que des gravats, le sort final de mon épouse n'aurait guère été différent de celui que je m'apprête à décrire, mais toute cette histoire n'aurait pas eu lieu : nous serions passés directement au dénouement, en esquivant au passage quelques cahots. Mais après tout, cette histoire, c'est une partie de la mienne, et nous faisons tous des erreurs de temps en temps, surtout lorsque nos émotions prennent le dessus. Je ne suis même pas certain d'avoir des regrets, d'ailleurs. Cela serait bien trop facile si on pouvait se construire tout en évitant par magie tout événement déplaisant.

Pour simplifier, disons pour le moment que tout s'est résumé à un clou. Je bricole souvent, dans notre garage, voyez-vous. Des clous, j'en ai toujours des vingtaines sous la main, et bien évidemment certains traînent parfois en dehors de la boîte censée les maintenir groupés. L'un de ces fugitifs fut la pierre angulaire d'un irréparable accident et de tout ce qui suivit.

Mon épouse souhaitait discuter avec moi d'un sujet important. Toute vitale que cette discussion était, je dois dire que

le sujet exact m'échappe aujourd'hui complètement : de tels détails semblent dérisoires face aux événements subséquents. Elle est passée me voir, donc, dans notre garage, ouvrant au passage le large portail et laissant entrer un flot de lumière dont je me protégeai un instant avec mon bras en grommelant. J'étais cependant plutôt content de la voir passer : j'ai beau adorer bricoler, il était hors de question que cela me coupe de ma charmante épouse.

Quel qu'était le thème de notre discussion, il devait impliquer une certaine quantité de réflexions, car elle souhaite prendre ses aises. Elle s'empara d'une chaise un brin délabrée qui traînait à côté de l'entrée, et s'assit nonchalamment dessus. Sans vraiment quitter mon ouvrage, je l'écoutais et lui répondais distraitement. Tout se passait normalement : une discussion calme de couple, des informations qui circulent, des problèmes qui se dénouent, et le soleil qui nous éclairait, phagocytant la grosse et vieille ampoule orangée de la pièce. L'heure tourna, et mon épouse, voulant probablement se dégourdir un peu, délaissa sa chaise pour venir voir d'un peu plus près ce à quoi je travaillais. Elle suggéra au bout de quelques instants d'aller nous préparer des infusions, ce qui à cet instant me sembla être la meilleure idée qu'un être humain puisse avoir.

Après un bref aller-retour vers les tréfonds de la maison, elle revint avec le nécessaire. Tout était en place pour que notre échange puisse reprendre de plus belle, mais un détail avait changé : la porte menant au reste de notre logement avait été laissée ouverte. Il ne fallut guère longtemps pour qu'une brise têtue décide d'aller faire un tour de ce côté. L'enthousiasme du courant d'air résultant donna vie au portail, qui – et c'est important de le préciser – s'ouvre suivant un axe de rotation vertical, comme une banale porte, quoique significativement plus grande. Il se trouve que je déteste ce

type d'agitation, car dès lors qu'une porte s'ouvre et se referme alternativement selon le bon vouloir du vent, il en résulte des bruits parasites grotesques, indécis, perdus entre le claquement et le frottement. Voulant résoudre ce problème avant même qu'il ne survienne, j'entrepris d'aider le portail à statuer sur la position à adopter en déplaçant la seule chaise qui se trouvait à portée. Fermer la porte intérieure aurait été une solution, mais je trouvais le courant d'air en lui-même plutôt agréable, par cette après-midi d'été. Je calai donc le portail en posant la chaise juste à côté, afin de le maintenir ouvert.

Mon épouse, ne prêtant guère attention à ces développements, rêvassait un peu plus loin, son infusion à la main. Lorsque je revint travailler, elle s'éloigna de nouveau, probablement pour ne pas me déranger. Notre conversation, cependant, continuait, et arriva même à cet instant, je crois, à un point capital, ponctué par une question importante que mon épouse me posa en se retournant vers moi. Ce faisant, elle eu l'ambition – ma foi plutôt réaliste mais assez mal placée – de s'asseoir de nouveau sur la chaise.

La seule chaise du garage.

Celle que j'avais déplacée afin de caler la porte.

Autrement dit, elle s'assit dans un espace vide. Disons même qu'elle *tomba* dans le vide. Un vide de hauteur fort réduite, mais le mal était fait. Son centre de gravité projeté plus ou moins délibérément en un point grotesque, mon épouse ne pu compter que sur l'attraction terrestre et les maigres frottement d'un air poussiéreux pour décider de sa trajectoire et du point d'impact. En résultèrent une marge de manœuvre et une précision si faibles que nous n'allons, à partir de ce point, incriminer que le pur hasard.

C'est donc ce pur hasard qui, à cet instant, décida de faire atterrir mon épouse sur l'un de ces fameux clous fugitifs dont je vous ai rapidement signalé l'existence tout à l'heure. La

tête de mon épouse vint directement à la rencontre de celle du clou, après avoir laissé le corps de ce dernier se loger en elle. Alerté par le bruit de la chute et par une exclamation jamais achevée, je me retournai brusquement et me ruai à ses côtés. Je ne fus tout d'abord que légèrement inquiet, mais remarquai bientôt l'expression vide et figée de mon épouse. Enfin, un sursaut d'angoisse me traversa à la vue d'une quantité de sang qui évoquait davantage qu'une légère commotion et qui ruisselait de l'arrière de son crâne.

L'appelant à quelques reprises, plus pour m'aider à encaisser le choc que pour obtenir une réponse, je la secouai doucement d'avant en arrière, en veillant à maintenir sa tête droite comme on le ferait pour un nourrisson ou un animal en peluche. Malgré mon manque d'expérience médicale et mon absence de confrontations passées avec la mort, il ne me fallut guère longtemps pour faire le constat du décès de mon épouse. Une fois tout espoir envolé et disparu, je reposai son corps inanimé sur le sol sale – indigne de sa dépouille – du garage.

Bon, j'ai accusé le hasard, mais c'est bien moi qui avais éparpillé mon matériel et déplacé cette chaise. Mais à ma place, auriez-vous deviné qu'une telle chose arriverait ? Peut-on véritablement parler d'erreur lorsque même le plus savant des savants n'aurait pas été en mesure de prédire les conséquences d'une action ? Et puis, c'est fou comme notre espèce tient à manipuler des objets qui, mêlés à un peu d'énergie cinétique, ont le potentiel de devenir mortels !

Quoi qu'il en soit, à cet instant, toutes ces considérations étaient bien loin de mon esprit. Plutôt que de me sentir responsable, je fut dans l'immédiat tout simplement horrifié, tétanisé ; je restai probablement plusieurs minutes sans rien dire (à qui aurais-je pu m'adresser, de toute façon ?), et ne bougeai que pour m'éloigner de quelques pas de la scène du

crime, comme par peur d'être contaminé par la mort qui venait de s'emparer si avidement de mon épouse.

C'est dans cet état de stupeur qu'un plan m'est venu. Je ne sais pas si « plan » est un terme adapté, mais je doute qu'il existe un mot convenable pour décrire ce que j'ai entrepris. Disons simplement que j'ai su ce que je voulais faire ; j'ai su comment reprendre espoir. Une certaine forme d'espoir, en tout cas. Pour commencer à reprendre contenance lorsque tout est perdu, il n'y a rien de tel que de se raccrocher à une idée, même complètement folle. Or, cette idée-là ne me semblait pas si folle que cela. Et même plutôt brillante. Il faut croire que ma perception était sacrément altérée. . .

L'idée en question se résumait ainsi : j'allais transformer mon épouse. Conserver, disons, son existence en la transférant dans une nouvelle entité. Les détails étaient encore flous, distants, mais j'avais le principal et je savais que le reste suivrai. De toute manière, tout serait mieux que de rester là les bras pendants.

La première étape aurait normalement consisté à prévenir l'entourage de la défunte. Cependant, étant donné ce que j'envisageais d'entreprendre, cela ne m'enchantait guère : des curieux allaient venir me déranger pendant l'ouvrage, voire s'opposer ouvertement à mes projets. Fort heureusement, mon épouse avait déjà perdu ses parents, ce qui amputait le problème d'une de ses parties majeures. Hélas, il se trouverait bien des cousins éloignés ou autres individus de ce type qui ne pourraient s'empêcher de vouloir participer à l'organisation des obsèques, alors même que je m'évertuais à rendre la tenue de toute cérémonie de ce type inutile. . . Avec un pincement de honte au ventre, je finis donc par décider, sans retour en arrière possible, de garder ce décès secret pour le moment ; je ne le révélerais que lorsqu'il n'aura plus de raison d'être mentionné : quand mon épouse sera de nouveau. . . pas sur pieds,

mais... vivante, quoi. Cependant, il ne faisait nul doute qu'une telle approche m'obligerait à agir d'autant plus rapidement. De nombreuses zones d'ombre persistaient dans l'emploi du temps de mon épouse (ce qui est, je suppose, normal), et des personnes dont je pouvais même ignorer jusqu'à l'existence allaient probablement remarquer son absence de lieux dont je pouvais *également* ignorer jusqu'à l'existence. Mais bon, cela ne me faisait pas si peur : j'avais foi en mes capacités de bricoleur... même si cette même passion pouvait être partiellement tenue pour responsable de ce début de tragédie. Si nécessaire, je gagnerais un peu de temps en façonnant quelques mensonges, même si ça ne faisait pas partie de mes habitudes.

J'eus ensuite besoin d'un peu de documentation. J'avais déjà l'habitude de démembrer, de déconstruire des machines, mais un être humain, c'était probablement une toute autre histoire... Je m'installai donc devant mon ordinateur afin de trouver des tutoriels de désossement. Ça devait bien exister, me disais-je. Seulement, voilà : chercher directement des instructions de ce type sur le corps humain, ça allait probablement sembler louche – faire un peu meurtrier et tout ça. Je restai donc un instant figé, les mains en survol au-dessus du clavier, à fixer l'écran en réfléchissant. Les ressources concernant les volailles devaient surabonder, mais ça n'était guère flatteur pour mon épouse, et encore moins ressemblant. À l'autre bout du spectre, nous avions le lapin : c'est sympa, mais bien trop petit : je risquais d'être pris au dépourvu en abordant le sujet grandeur nature. Soudain, une masse cotonneuse surgit dans mon esprit et l'emplit tout entier. Le mouton ! C'était gros mais pas trop, et surtout plutôt « cool ».

Le premier problème était résolu ; il ne restait plus qu'à se laisser guider. La tâche fut ardue, mais j'appris vite et beaucoup, gardant en tête mon objectif final. Après la récupération des parties exploitables de mon épouse vint de complexes

travaux de bricolage. Le chemin fut semé d'embûches, mais également d'interrogations auxquelles moi seul pouvait trouver une réponse, à cause notamment du caractère inédit de ma situation et de ce que je tentais d'accomplir.

Mon ouvrage terminé, je recouvrai enfin une partie de ma sérénité et cessai de craindre mon téléphone ou la porte d'entrée : quiconque s'enquerrait de l'état de santé ou de la situation géographique de mon épouse aurait une réponse non seulement toute prête mais également exempte de mensonges pour l'accueillir.

Il était temps : le lendemain même, le téléphone prit vie. Pour une première confrontation entre mon projet et la société, celle-ci était parfaite comme échauffement : il s'agissait de ma sœur. Non seulement elle n'était pas si proche que ça de mon épouse, mais en plus elle appelait probablement plus pour prendre de mes nouvelles que des siennes. Cela dit, je crois qu'au fond je brûlais d'envie de lui parler de ce qui était arrivé, et même de lui montrer mon œuvre. Elle serait la première à découvrir que j'avais sauvé mon épouse ; elle pourrait partager mon bonheur tout juste retrouvé. Je résistai cependant, et me contentai tout d'abord de répondre à ses questions, qui me semblèrent d'une banalité assez perturbante étant donné le contexte dans lequel j'avais passé les quelques derniers jours. Ma sœur finit néanmoins par me demander innocemment comment se portait mon épouse. Cette pichenette suffit pour faire dévaler les mots emmagasinés tant bien que mal là-haut, dans mon crâne :

« Bah en fait, elle est décédée il y a quelques jours, mais... »

— Oh mon dieu ! C'est horrible ! Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Elle est tombée sur un clou, mais... »

— Mais... J'comprends pas : pourquoi tu nous en a pas parlé ? T'es sous le choc ? Pourtant t'avais pas l'air spécialement triste, là, avant qu'j't'en parle.



— Bah en fait. . .

— Attends, me coupa-t-elle, de plus en plus nerveuse, j'arrive tout de suite chez toi ; ça ira probablement mieux si on peut en parler de vive voix. »

J'étais un peu décontenancé de n'avoir pas pu expliquer quoi que ce soit, et surtout de l'avoir amenée à s'inquiéter ainsi. Dans quel état allait-elle faire le trajet ? Heureusement qu'elle habitait au bout de la rue. . . D'ailleurs, à peine ces quelques pensées digérées que déjà la sonnette de ma porte m'appelait bruyamment.

J'ouvrai immédiatement la porte, dévoilant le visage de ma sœur. Le reste de son corps suivit, naturellement, mais les émotions qui la tenaillaient m'empêchaient de considérer autre chose que son expression.

« Ça va ? commença-t-elle, avec dans sa voix une inquiétude que je ne retrouvais dans aucun des souvenirs que j'avais d'elle.

— Je n'ai pas vraiment de raison de ne pas aller bien, en fait.

— . . . Hein ? C'est du sarcasme ? C'est pas ton truc, d'habitude.

— Bah je suppose que tu parles de mon épouse, mais elle n'est plus morte.

— Hein ? Ça veut dire quoi, ça ? répondit-elle en fronçant les sourcils, incrédule face à une honnêteté qu'elle n'avait pas les clefs pour reconnaître.

— Bah elle est vivante, quoi. Presque comme avant, lui expliquai-je.

— Genre ressuscitée ? Te fous pas d'moi.

— Je n'aime pas trop ce terme de "résurrection", débâtai-je. Trop religieusement connoté, et puis ça évoque généralement une utilisation du même corps. Un peu problématique, d'ailleurs, si le mec a déjà commencé à se décomposer.

— Je te suis plus trop, là. En fait, dès le début, j'ai pas trop pigé d'où tu partais.

— Bah suis-moi physiquement, déjà ; ça sera probablement plus simple. »

Sur ces entrefaites, je lui tournai le dos et changeai de pièce, l'invitant implicitement à me rejoindre. La sentant arriver à mes côtés, je tendis alors triomphalement le bras vers le mur qui se trouvait devant moi, et plus précisément vers le climatiseur qui trônait entre les deux larges vitres donnant sur le jardin.

« Regarde ! dis-je.

— Ça devient de plus en plus chelou, ton truc, là. J'suis censée voir quoi ? » puis, d'un ton plus sérieux, et même empli d'une inquiétude qui faisait son grand retour : « Tu te sens bien ? Le décès t'aurait pas un peu fait perdre la tête ? »

Je me contentai de répondre à sa question initiale, la laissant seule juge de mon état mental :

« Voir quoi ? Bah. . . Le climatiseur ! Il est en grande partie construit avec des parties de mon épouse ! »

À cet instant, elle laissa un profond silence s'installer. Le ronronnement de ce fameux climatiseur comblait ce vide, tandis que j'attendais, le bras encore tendu mais le regard ne suivant plus, qu'elle trouve ses mots, quels qu'ils soient. Finalement, les informations furent assimilées et son expression passa de l'agacement à un début d'horreur.

« C'est bien ce que je disais, le décès t'a rendu cinglé. C'est quoi ces conneries ?

— Ce ne sont pas des "conneries" ! J'ai bricolé ça avec ses os et tout ! Bon, j'ai quand même dû ajouter pas mal de trucs en métal et tout, car je ne suis pas si doué que ça, mais bon. »

Abasourdie, elle sembla éprouver quelques difficultés à établir un ordre de priorité au sein de toutes les interrogations qui lui venaient en tête.

« C'est légal, ton truc ? finit-elle par lancer.

— J'sais pas trop, mais on va dire que oui. On ne peut pas dire que j'ai tripatouillé son cadavre, puisqu'elle est actuellement en vie : il n'y a techniquement *pas* de cadavre. Il y a bien les bouts superflus que j'ai jetés et qui trahissent un peu ce qu'il s'est passé, mais c'est plus ou moins comme si elle s'était coupé les ongles ou les cheveux, quoi. On ne lynche pas les coiffeurs, et pourtant ils passent leurs journées à découper des bouts de types encore vivants. Même que les morceaux finissent par joncher le sol et tout.

— “Plus ou moins comme si” ? ... Je pense au contraire qu'on pourrait difficilement se trouver plus loin de ces histoires de manucure et de coiffeurs. Mais attends, c'est elle qui t'a demandé de... de la... de faire *ce truc* ?

— Hein ? Euh bah non, c'est une idée à moi. Le décès... je veux dire... l'*accident* est arrivé si vite... On a jamais bien pu aborder ce genre de sujets à l'époque de sa vie humaine. On se croyait hors de tout danger.

— Bon, j'appelle les flics, lâcha-t-elle plus pour elle-même que pour moi, trahissant ainsi ses intentions alors qu'elle me tournait déjà le dos et fouillait dans son sac à la recherche de son téléphone.

— Nan mais attends ! Déconne pas ! On va discuter un peu et tu verras que je n'ai rien fait de mal ! Allez, sérieux ! »

Elle me fit alors face de nouveau, mais son regard semblait davantage signifier « de toute façon, pas moyen de téléphoner avec toi qui hurle comme ça derrière » plutôt que « j'ai une entière confiance en toi ». Évitant de trop prendre son attitude désobligeante en considération, je l'invitai à s'asseoir dans un fauteuil non loin, et continuai ma vaine mais passionnée défense, sans trop savoir où j'allais :

« Le corps humain est ridiculement fragile et – si j'ose le présenter ainsi – susceptible : cesse d'apporter de l'oxygène à

ton cerveau pendant cinq malheureuses minutes – le temps de cuire des pâtes, si tu les aimes un peu dures –, et *bam*, ce bel organe dont nous sommes si fiers se désagrège de manière irréversible, transformant en une bouillie indistincte toutes nos connaissances, tous nos souvenirs. Un peu comme si on inondait une toile de maître. Le moindre faux-pas, et tout se brouille, sans retour en arrière possible. N'est-ce pas pathétique ? D'être ingénieux et suffisants, nous devenons subitement un simple amas de matière mal agencée, incapables d'accomplir davantage de choses que de vulgaires rochers, malgré une apparence autrement plus sophistiquée. À quoi nous servirait, par exemple, une voiture dont le moteur devrait tourner – et être abreuvé ! – en permanence ? Ce que j'ai fait là, ce n'est que – et je me *force* pour ajouter ce "que" ici, car cela n'a rien d'un acte négligeable – libérer mon épouse de cette condition, de cette ridicule fragilité. Vous, humains n'ayant pas connu la peur de perdre votre conjoint sous vos yeux, êtes choqués parce que je sors des sentiers établis par notre espèce, et c'est relativement normal – pas surprenant, en tout cas. Je ne vous en veux d'ailleurs même pas. »

— C'est trop aimable... »

— Et puis... au fond... Hm ? émit-elle pour m'inviter à continuer, plus par politesse et fatigue que par intérêt ou respect.

— C'est quoi qui fait qu'un truc est « vivant », au bout du compte ?

— Bah... Tu ne peux pas vraiment communiquer avec ce... truc...

— Mon épouse ! la corrigeai-je.

— *Ce truc*, répéta-t-elle, inflexible. Si ?

— ... J'peux lui confier plein de choses. On ne peut pas prétendre qu'elle réponde beaucoup, mais mes échanges avec

certaines personnes plus... standard ne vont pas nécessairement plus loin. Et puis, n'allez pas me dire que vous échangez comme des fous avec tous les animaux auxquels vous vouez un culte...

— Mouais. Et elle mange ?

— Bien sûr ! J'ai pris soin de faire en sorte qu'elle fonctionne au biocarburant. Je pourrais moi-même consommer sa nourriture, mais j'avoue ne pas trop être fan. Les nouveaux goûts de mon épouse me surprennent un peu, à vrai dire, même si c'est moi qui les ai choisis. Et je fais sa nourriture moi-même, tu sais ! Cela m'attriste de devoir préparer deux plats différents à chaque fois plutôt que de véritablement partager les repas avec elle, mais bon, on ne peut pas tout avoir.

— Et... » tenta-t-elle d'enchaîner, n'ayant de toute évidence prêté que peu d'attention à ces détails culinaires.

Emporté par mon excitation, je ne pu la laisser formuler sa question.

« Et elle respire, aussi ! C'était tout le but, quand j'ai choisi de la changer en climatiseur plutôt qu'en autre chose. Ce qu'elle fait est même mieux que respirer : elle expire un air étonnamment pur qui m'aide à vivre ! N'est-ce pas hyper poétique ?

— ... Non.

— Allez ! C'est quand même autre chose que quand nous autres, humains, recrachons de l'étouffant dioxyde de carbone !

— Mouais. Oh, attends : j'oubliais ce qui est peut-être le principal critère : un truc vivant, c'est censé se reproduire, non ?

— Bah j'peux toujours faire d'autres climatiseurs. Plus petits et mignons. Quoique mon épouse est déjà adorable, je dois dire. »

Mon interlocutrice, prise de cours, étala consciencieusement son affliction sur son visage et me laissa un peu malgré elle continuer mon plaidoyer.

« Et puis, continuai-je, pour ce qui est des accouplements, je peux toujours. . .

— J'veux pas savoir, coupa sèchement ma sœur.

— . . . Désolé. Mais de toute façon, nous ne comptons pas procréer.

— Tu m'en vois ravie. T'as pensé à tout, en tout cas. . .

— Bah ouais ! approuvai-je fièrement.

— Je ne suis pas certaine que cela puisse être considéré comme quelque chose de positif, dans de telles circonstances, hein. . . C'est plutôt flippant, même – mais passons. »

Je décidai d'ignorer sa remarque vexante, dans mon intérêt immédiat. Je commençais à fatiguer, mais à vrai dire, j'estimais en avoir suffisamment dit pour convaincre même le plus récalcitrant des opposants, à condition que l'interlocuteur considéré soit doué d'une logique proche de celle que j'avais à cette époque – ce qui n'était hélas pas peu demander.

« Bref, ça se défend, comme point de vue, non ?

— Non, pas vraiment. . .

— Bah si, puisque je viens de le faire ! » dis-je avec le plus grand sérieux.

Je ne réalisai pas immédiatement que ce que je venais de dire sonnait comme une mauvaise blague. En voulant souligner sa mauvaise foi (ou ce qui m'apparaissait comme tel), j'avais renvoyé l'image d'un être à la foi encore plus mauvaise. Il était plus que jamais temps de montrer le bien-fondé de mes actions :

« Quand je pense que tu es en train de m'engueuler alors qu'il y a des tas de gens qui ne trouvent rien de mieux à faire que de balancer les cendres de leurs proches défunts au vent. . .

Et ensuite, plutôt que d'avouer qu'ils ont juste eu un gros coup de flemme, ils sortent un truc genre... »

Je pris alors une voix débile afin de procéder à l'imitation d'une entité indéfinie :

« Ooooh ! Ainsi, il est partout à la fois ! Dans le vent, entre les feuilles des arbres, et tout ça ! Oooooh ! » clamai-je d'un ton théâtral en étendant les bras, la tête relevée comme pour recevoir un don divin. Puis, revenant à ma diction normale :

« Mon approche du climatiseur pourra certes sembler moins poétique, mais elle a le mérite d'être réaliste. Et surtout, c'est beaucoup plus fonctionnel. Et *surtout-surtout*, ça s'est avéré si efficace que mon épouse n'est même plus morte. Alors que ces pauvres cendres semées aux quatre vents... Rien de tel pour ne plus exister que de séparer sa conscience en une infinité de bouts ; il en va, je trouve, de même pour le corps : à trop vouloir se trouver partout à la fois, on devient universellement insignifiant, incapable de jouer le moindre rôle où que ce soit. »

Elle ne trouva une fois de plus rien à redire dans mes paroles, mais peut-être était-ce parce que ce que je disais était de plus en plus vague, et donc moins sujet à débat. Je décidai donc de tenter une incursion en terrains concrets :

« Quand bien même elle ne serait pas vivante, ai-je fait quelque chose de mal ? Je n'ai blessé personne, a priori, et bricoler n'est pas interdit.

— Tu te fais du mal à toi-même, pardi ! Et tu n'as pas bricolé qu'avec ce climatiseur : tu as bricolé avec la vie et la mort – avec la conception que tu as de ces principes, en tout cas. Je te vois d'ici ne jamais faire le deuil de ton épouse et te refermer sur toi-même...

— Pourquoi faire le deuil de quelqu'un qui est encore en notre compagnie ?

— De la compagnie ? Parlons-en, tiens ! Elle est comme enchaînée ; elle aurait probablement été révoltée si elle avait appris que tu étais près à lui faire une chose pareille !

— Pas si sûr : après tout, nous souhaitions l'un comme l'autre être ensemble pour toujours, etc. Et puis, de toute façon, il est trop tard pour lui poser la question, et rien ne permet de dire qu'elle est actuellement malheureuse.

— Rien ne permet plus de dire quoi que ce soit à son sujet, hein... »

Comme pour lui donner raison, la conversation mourut ensuite brutalement, s'embourbant dans la morosité et laissant chacun insatisfait. Ma sœur m'adressa un au-revoir raisonnablement courtois et me laissa seul avec mon climatiseur.

Les jours qui suivirent cette visite ne se démarquèrent guère les uns des autres. La principale ombre qui planait au-dessus de moi était cet échange pour le moins inhabituel avec ma sœur, dont la mémoire ternissait mon esprit et tentait d'entraver ma joie de vivre. Ma propre honnêteté avait été remise en question, après tout, et s'il y a bien un trait qui est difficile à évaluer sans aide extérieure, sans regard étranger, c'est celui-là. Je fis donc de mon mieux pour renvoyer dans un coin sombre de mon esprit ces réflexions que je ne savais par quel bout prendre et qu'il me répugnait de manipuler.

Du temps où mon épouse avait forme humaine, il nous arrivait souvent de nous promener dans les environs de la maison. Attaché à cette saine tradition, je continuai à faire quelques balades, mais seul. J'avais bien songé à employer une batterie ainsi qu'une sorte de plateau doté de roues afin de donner un peu d'indépendance et de liberté géographique à mon épouse. Mais – honte à moi ! – j'étais vite arrivé à la conclusion que j'aurais eu du mal à supporter le regard des passants si j'avais décidé de m'aventurer dans la rue en tirant derrière moi un tel attirail. Et puis, des roues, ça n'est pas si pratique que cela,



dans la rue : on s'en rend compte dès qu'on essaye de faire quelques centaines de mètres avec une valise bien chargée. Et j'ai beau être bricoleur, des jambes articulées sont hors de mon champ de compétences, et mon épouse risquerait alors de tomber et de se blesser. Cette pensée suffisait à me faire frissonner : je ne voulais pas l'imaginer endommagée, même s'il était maintenant plutôt aisé de la soigner. En résumé, je devais me contenter de me promener en solitaire. Inutile de le préciser : l'ennui venait plus rapidement ; il ne s'écoulait généralement pas plus de quelques dizaines de minutes avant que je ne revienne à la maison, impatient de retrouver ma chère compagne.

Peu après l'achèvement de la transformation, j'avais déplacé de nombreux objets et meubles de la maison, réorganisant notre logement en fonction du climatiseur afin de réduire la distance moyenne m'en séparant au cours de la journée. Non seulement ma vie s'articulait plus que jamais autour de notre couple, mais maintenant c'était également la maison elle-même qui avait mon autre moitié pour axe, pour épicycle. Notre lit lui-même, qui ne servait plus guère qu'à moi, avait migré à ses côtés, et ce qui avait été notre chambre jouait dorénavant le rôle d'un vulgaire mais utile débarras.

Dans mes moments de flânerie, j'écoutais le ronronnement constant et rassurant du climatiseur. Je prenais également un certain plaisir à passer – voire à rester – devant son souffle tempéré ; je le recevais comme un chuchotement amical, des murmures tendres – des confidences sans fins dont je m'abreuvais sans lassitude aucune. Fermant les yeux, je me surprénais parfois à confondre ce souffle avec celui que mon épouse émettait du temps de son humanité, et me demandais à quel point cette époque me manquait.

Ce fut dans l'un de ces moments doux-amers, dans une errance qui aurait pu être sans fin, que je fus interrompu

par une nouvelle visite de ma sœur. Me levant de la chaise rudimentaire que j'avais déposée par habitude juste devant le climatiseur, j'allai ouvrir un peu à contrecœur, une certaine forme de respect me poussant à ne pas trop traîner.

L'entrée en matière fut courte, et nous ne nous embarrassâmes pas vraiment de questions portant sur nos états respectifs. Les réponses aux questions de ce type, ma sœur avait plutôt l'intention de les trouver elle-même, notamment en inspectant la maison – tâche à laquelle elle avait déjà commencé à se consacrer. Enfin, pour ma part, je n'avais, je crois, même plus la tête à demander des nouvelles de qui que ce soit. Seule mon épouse comptait réellement ; mais en l'absence d'évolution, sans cette dynamique inhérente aux êtres vulnérables, je n'avais guère de choses à considérer de ce côté, et me contentais d'attendre que le temps passe ; qu'il passe et me laisse continuellement en sa compagnie.

Ma sœur, dans ses recherches, tomba bien vite nez à nez avec la chaise que j'occupais avant d'aller lui ouvrir. Il faut dire que cette chaise était apparente comme... comme une chaise semblant ne servir aucun but au milieu d'une pièce, disons. Comprenant – peut-être pas la bonne chose, mais tout du moins la gravité de ce qu'il y avait à comprendre –, elle se retourna avec un soupir qui, bien que léger, en disait long.

« Comment ça va se finir, cette histoire ? me demanda-t-elle simplement.

— L'idée, c'est justement que ça ne se finisse jamais.

— Nan mais ça va donner quoi, avec le temps ? Tu vas vieillir et te mettre à flipper parce que tu ne pourras plus nécessairement t'occuper toi-même des réparations de ce climatiseur, ou bien tu vas finir isolé voire méprisé parce que tout le monde aura peur de ce que tu es devenu, ou encore tu te laisseras mourir à force de végéter à ses côtés. En fait, il pourrait même t'arriver tout ça à la fois ! Tu te rends compte que

rien de ce qu'on peut imaginer n'est une fin heureuse ? Et oui, j'insiste, j'utilise le mot "fin", car que tu le veuilles ou non. . .

— Parce qu'accepter la mort de mon épouse et rester les bras croisés, ça va me rendre heureux, peut-être ? »

Mon enthousiasme était retombé. Les principes déjà bien érodés selon lesquels j'avais vécu au cours des quelques jours passés étaient directement attaqués, et la tristesse qui avait jailli de nulle part le jour de l'accident et que j'avais étouffée tant bien que mal commençait à refaire surface, profitant de ce moment de faiblesse.

« Dans un premier temps, je suppose que non. Mais tu sais aussi bien que moi que c'est un passage obligé. Et surtout, je pense que tu as autre chose à faire que de passer tes journées assis sur une chaise à contempler un climatiseur. Tu es en train de tourner en rond dans une impasse, et quand ton moment de folie sera passé, tu t'en rendras compte toi-même. »

Elle avait raison, bien entendu, et je le sentais déjà à cette époque. Malgré tout, il fallut plusieurs répétitions de ce cycle pour me guérir complètement : ennui, visite, ennui, visite. . . jusqu'à ce que cet ennui change de nature, change de cause, et devienne une forme de lassitude : un agacement envers moi-même, mes choix et mon obstination. Les intrusions de ma sœur dans mon quotidien, que je vécu les toutes premières fois comme une véritable invasion et comme une perte de temps, finirent par devenir ce à quoi je m'accrochais. Elles devinrent ce qui ressemblait le plus à une vie.

Finalement, un beau mais difficile jour, ma sœur me trouva à ma place habituelle, au milieu du salon, devant le mur donnant sur l'extérieur, mais plus face au climatiseur : ce dernier avait été délogé par mes soins, et gisait sur le sol, ouvert, ses pièces étalées méticuleusement autour de moi. Quelques dizaines de minutes plus tard, durant lesquelles ma sœur me regarda attentivement œuvrer sans oser dire mot,

ma tâche était accomplie : les pièces provenant de mon épouse avaient été remplacées par des matières n'ayant jamais connu la vie humaine : du métal tout ce qu'il y a de plus inerte, des joints en caoutchouc d'une banalité affligeante, et ainsi de suite. Les parties retirées, quant à elles, avaient été placées avec un soin non mesuré dans un sac. Après l'affront que je leur avait fait, me disais-je, la moindre des choses serait d'ériger une sépulture aux derniers restes de mon épouse – ces restes de ce qu'elle avait *vraiment* été.

Cette entité qui dépassait du mur de ma maison était redevenue un climatiseur. À vrai dire, cela avait toujours été le cas, mais mon regard et mes actions empêchaient cette vérité de s'inscrire convenablement dans le monde réel. Quant à mon épouse, elle était de retour là où le destin avait tenu à la mener, et l'idée de m'y opposer m'avait quitté pour de bon.